

d'émouvoir et de soulever les masses populaires ne fait pas de progrès sensibles d'un siècle à l'autre.

Enfin, on retrouve dans la conduite de **Henri III** une imitation parfois très frappante des procédés de résistance de **Charles de Normandie**. Même disposition à gagner du temps et à escompter l'avenir au profit du présent ; même habileté à égayer par d'insidieuses promesses l'impatience et les projets des factieux. Mais ici s'arrête l'assimilation. Insulté chaque jour par les clameurs d'une populace plus turbulente que décidément séditieuse, pressé par les embarras toujours croissants d'une guerre étrangère, et lieutenant général d'un roi captif, **Charles** n'avait de salut à attendre que du temps ; faible, impuissant et prisonnier dans son propre palais, son salut dépendait des excès de ses adversaires et du retour des Etats à des sentiments monarchiques que leur inexpérience leur avait fait méconnaître bien plus qu'abandonner. **Henri**, poussé à bout de voie par une faction solidement organisée, habilement dirigée, et dont les desseins s'étaient manifestés avec évidence dans la fameuse journée des Barricades, **Henri** perdait la couronne et peut-être la vie, sans le coup de main hardi auquel il eut recours : l'attentat du 23 décembre fut la réaction de la faiblesse et le courage de la peur. Le véritable tort de ce prince fut d'avoir, par l'excès de sa mollesse et de son imprévoyance, laissé sa position s'aggraver à tel point qu'il lui fallût opter entre le crime et l'ignominie. Mais ce grand coup lui-même épuisa ses efforts. Si, marchant sur Paris immédiatement après la mort du duc de Guise, il eût profité pour réduire cette cité rebelle de la consternation profonde qu'y avait produite cet acte de vigueur, nul doute qu'il n'eût abattu la puissance de la Ligue et raffermi sur des bases inébranlables son autorité précaire et chancelante. Sa lenteur, ses tâtonnements le perdirent, et laissèrent au fanatisme déchaîné le temps d'aiguiser le poignard de Jacques Clément.